



LA CONCIERGERIE.

(ÉPISE D'UNE VIE OBSCURE.)



J'avais seize ans, lorsque je vis pour la première fois la Conciergerie. Quelle prison c'était alors! une prison de l'ancien régime, belle d'horreur, hideuse de poésie! un amas de cachots; un dédale de corridors sombres et de voûtes infernales! Du front vous touchiez la poutre qui écrasait le guichet d'entrée; ployé en deux, vous aviez peine à le franchir. Un réverbère, à la clarté rouge, brûlait éternellement sous le porche. Là, il y avait encore des faces noires

de geôliers, des paquets de clefs retentissantes, des barreaux de fer obstruant l'air et la lumière; je m'en souviendrai toujours : de telles images ne périssent point dans la mémoire; elles projettent leur ombre sur toute une vie. Elles forment un homme, ou l'écrasent, font germer son intelligence, ou la tuent. Les plus tendrés et les plus amères de mes pensées se reportent vers ces voûtes obscures.

Mil huit cent quinze et la Conciergerie, deux traces profondes, ne s'étaient point effacées en 1831, sous des chagrins qu'il n'est pas nécessaire de rappeler ou de décrire, sous l'expérience cruelle d'une vie sans protecteur et sans lien; sous des regrets et des désappointements que nous croyons notre apanage, et qui sont le lot de tous; sous le poids de quinze autres années solitaires, agitées ou douloureuses.

Je voulus visiter encore ce cachot où j'avais passé deux mois; c'était un besoin d'âme, un retour vers des temps écoulés, vers des biens perdus, vers ceux qui vivaient en 1815, et auxquels je survivais seul. Dieu sait, en quinze années, que de tombes surgissent autour de l'homme! La grille où ma mère avait pleuré devait me parler d'elle; cette obscurité, confidente de mes timides et profondes tendresses, allait rouvrir dans mon cœur une source d'émotions, que le monde glace

sans la tarir. Je me trompais. Le temps, qui change les hommes, bouleverse les pierres. La prison de 1815 avait disparu; je vis la nouvelle Conciergerie de 1831, et ne retrouvai plus ma geôle : ce fut une douleur pour moi.

Où étiez-vous, Conciergerie noire et lugubre, témoin impassible de toute la révolution; escaliers tortueux, couloirs suintant d'une humidité de sépulcre? Voici une prison qui ressemble à un hospice bien tenu : cette poésie funèbre s'est évanouie; tout s'est civilisé. Le changement social, qui met aujourd'hui de niveau la roture et la noblesse, la boutique et le salon, est venu donner un aspect identique à la maison de châtiment et à la retraite du malheureux que recueille la charité publique; la santé des hommes respectée, leur repos et leur sommeil protégés; leur vie, même criminelle, soigneusement conservée; attestent le progrès éternel des sociétés, qui se perfectionnent en paraissant se suicider. J'avouai l'amélioration; mais combien j'eusse voulu me retrouver, quelques heures seulement, dans cette cave, où mil huit cent quinze m'avait jeté, pauvre enfant, accusé sans preuve, criminel d'état en suspicion, chétive victime de ces précautions politiques qui ont, à tort et à travers, frappé des têtes glorieuses et obscures, sans parvenir à leur but, sans sou-

tenir les républiques ruineuses ou les trônes tombants!

Je suis fâché d'être obligé de parler de moi. Dès que vous entrez dans cette route égoïste, votre personnalité vous saisit et vous domine; elle vous entraîne malgré vous. Comment expliquer ce que vous avez à dire, le présenter sous son vrai jour, l'offrir dans sa réalité, sans se livrer à cet insupportable détail de circonstances toutes individuelles? Le *moi* devient votre tyran, il vous presse en dépit de vous-même; il vous enivre de sa nécessité, et vous accable de son poids. Au surplus, rien d'héroïque ne se mêle, j'en prévins d'avance, aux événements que je vais raconter. S'il est question de moi, ce n'est point ma faute. Je roulai ballotté par la tourmente politique, comme le brin de paille qu'emporte l'ouragan; il s'empara de ma vie, et fut sur le point de la briser, mais je ne le provoquai pas; si je le bravai, ce fut enfantillage romanesque, plutôt que force et courage. Que l'on se garde d'imputer à un vain amour-propre, à un besoin puéril de me mettre en scène, les souvenirs que je vais tracer. Je placerai sous les yeux du lecteur la Conciergerie de 1815 en contraste avec celle de 1831; deux prisons séparées par quinze années, deux points

de comparaison curieux entre deux époques si rapprochées et si diverses. Que l'on cherche là, et non dans une sotte personnalité, le véritable intérêt de ce récit.

Au mois d'avril et de mai 1815, il y eut plusieurs conspirations dans Paris: mal tramées, mal tissées, préparées par des insensés, aidées par les hommes qui devaient les punir; car c'est là le dernier raffinement de la politique. Je ne me doutais point que mon nom figurerait dans ces listes. Mon père, mutilé et en retraite, vivait avec sa famille, dans une solitude profonde, à l'extrémité de Paris. Là, le fracas des guerres, des triomphes, des défaites, des monarchies réformées, abattues, relevées, nous arrivait comme le tumulte d'une grande ville en proie aux flammes, bruit au loin, et réveille l'ermitte dans son rocher. J'étais, je l'avouerai, beaucoup plus occupé de l'*Allemagne*, par madame de Staël, livre qui venait de paraître, que de toutes les conspirations de l'Europe. Mes études étaient terminées; mon père, jugeant bien l'état du monde civilisé, surtout celui de la France, n'y vit que fortunes croulantes, positions incertaines, avenir menaçant, nuages et foudres, couronnes aussi chancelantes que la hutte du paysan sur les Alpes, quand souffle l'orage. Je ne voulais

pas le croire; la sagacité de sa vieillesse était prophétique!

Il pensa comme Rousseau, que la seule ressource d'un homme était en lui-même; que la plus intellectuelle des éducations pourrait ne servir à rien; que, dans cette époque de crise et de bouleversement universel, chacun, même le plus riche, devait savoir gagner son pain à la sueur de son front. C'était une vue bien juste de la société; je la trouvai exagérée. Je me trompais; contemplez le monde aujourd'hui, vous me direz s'il avait tort. Ce tremblement universel, cette terre vacillante sous nos pieds, nos terreurs, nos agitations, le justifient. Il me proposa donc de couronner une éducation toute scientifique, commencée dès le plus bas âge et embrassée avec ardeur, par l'apprentissage d'un métier manuel. Qu'on imagine la peine éprouvée par la vanité d'un enfant qui sort de ses classes, qui a été couronné pour des versions grecques et des déclamations rhétoriques, qui lit Rousseau, qui se croit un penseur, qui aspire par tous les pores cette éducation fébrile de nos romans de philosophie et de notre philosophie romanesque. Ouvrier! quel titre! quelle chute! quelle résignation! Une obéissance filiale et toute passive courba ma volonté sous ce bon sens paternel,

qui, dans la situation où se trouvait notre famille, eût pu passer pour extravagance, et n'était que l'excès de la raison. Je me crus héroïque, en acceptant sans murmurer, mais tristement, la meilleure des garanties qu'un homme puisse mettre en réserve contre les chocs de la vie et de la fortune; en devenant, d'écolier qui savait faire un thème inutile, un utile compositeur d'imprimerie.

Il y avait alors à Paris une imprimerie unique dans son espèce. Trois casses décomplétées se trouvaient, reléguées et solitaires, dans le deuxième étage d'une maison obscure, située rue Dauphine, sur le terrain occupé aujourd'hui par le passage qui porte ce nom. Point d'ouvrier pour donner le mouvement à ces morceaux de plomb créateurs, pour les transformer en pensée; le maître était pauvre; comment vivait-il? je l'ignore. Il n'imprimait pas même d'almanach. Il existait cependant, et ses presses oisives et ses casses poudreuses chargeaient inutilement le plafond de son propriétaire. Je crois que la police tenait cette maison sous sa surveillance immédiate: ce que mon père ignorait: il ne vit dans la solitude de l'atelier qu'un moyen précieux de protéger ma jeunesse contre la contagion de l'exemple. Sans vivre au milieu des ouvriers, j'allais le devenir et m'instruire sans danger. Mon père choisit donc pour mon maître le pauvre

propriétaire d'une imprimerie délabrée. Pendant trois mois, je me rendis régulièrement, depuis huit heures jusqu'à trois, dans l'atelier désert.

Là je restais seul, je rêvais; et souvent l'ennui venait me poursuivre; les leçons du maître étaient rares, et quand le maniement des lettres et leur pose dans l'instrument qui les unit, avait fatigué mes doigts, je m'asseyais avec un livre. Qui n'a pas connu le dégoût du travail matériel ne comprendra jamais tous les délices de la lecture. Vous avez eu affaire à l'élément grossier, au plomb, à la terre, au bois; forces aveugles, qui n'opposent qu'une résistance passive et ne donnent qu'un résultat machinal, que l'intelligence peut modeler, sans l'animer jamais. Et voici la pensée; cette pensée toute resplendissante, active, immense, pénétrante, insaisissable, indomptable, infrangible, féconde d'une fécondité qui ne meurt pas. Je ne m'étonne point que de grands hommes soient nés du sein des métiers mécaniques; pour ceux qui ont été nourris exclusivement dans les salons, l'intelligence est un jeu, une parure, un délassement; pour ceux qui ont poussé la charrue ou agité la lime, l'intelligence devient une passion, une force, une beauté, un culte, un amour divin. C'est de l'échoppe, de la boutique, de l'atelier ou du greffe de notaire (magasin d'écritures sans pensée),

que la plupart des puissants esprits ont jailli: Molière, au milieu de la boutique du tapissier; Burns, chez le métayer; Shakespeare, fils d'un marchand de gants, autrefois boucher; Rousseau, fabriquant les rouages de son père. Longtemps aux prises avec la nature physique, tous se sont réfugiés, heureux et enthousiastes, dans le domaine libre de la pensée. Un esprit, même inférieur, se tremperait fortement dans ces apprentissages mécaniques: et si jamais l'immense réforme qui s'empare du monde s'étend jusqu'à l'art de créer des hommes, je ne doute pas que le bon sens public ne l'emporte enfin, et que l'une des parties les plus importantes de chaque éducation ne soit désormais le choix d'un apprentissage, même pour les puissants et les riches, l'étude sérieuse de la nature physique, et l'essai d'un métier.

De toutes ces idées, pas une ne se présentait à mon esprit. Je sortais de classe; j'avais ma tragédie à composer, de tendres rêves à suivre, et Gessner que je voulais lire. J'accomplissais soigneusement ma tâche; mais avec quel plaisir revenais-je à ces fades pastorales de Salomon Gessner, dont la blafarde moralité me paraissait le dernier terme du bon goût et de l'élégance! O bergères des Idylles, Chloé, Daphné, Leucothoé! que vous sembliez belles, dans cette salle

noire et triste, vide d'habitants et peuplée d'araignées, à petites fenêtres, à petits carreaux, d'où je n'entendais que le bruit discordant de l'orgue, aux basses beuglantes et au dessus criard, le frôlement lointain des voitures, les cris d'un épileptique qui recommençait chaque jour, dans une chambre voisine, sa hideuse agonie; enfin, les murmures émanés d'une salle de jeu située dans la partie inférieure de la maison. Cette salle de jeu m'occupait beaucoup; là je voyais entrer de vieilles femmes, avec un ridicule vert, à trois heures du soir, et je les voyais en sortir le lendemain à dix heures du matin; elles y avaient passé la nuit. Un coup de pistolet s'y fit entendre certain jour, sur le midi; j'aperçois encore la chambre au tapis vert, dans l'intérieur de laquelle mon regard curieux essayait de pénétrer à travers les rideaux rouges qui cachaient cette caverne.

Un samedi soir, après avoir commencé de traduire en beaux hexamètres à rimes plates, le roman de Daphnis, je laissai sur la casse ce livre auquel j'ai dû tant de bonheur, et que tout le charme du souvenir ne me permettrait pas même de parcourir aujourd'hui. Le lendemain, mon père devait me mener à la campagne, à cinq lieues de Paris. Le premier jet du printemps, le premier sourire du ciel, le premier souffle de

l'air embaumé m'attendaient; je ne voulais point partir sans Gessner, et à sept heures du matin j'étais à l'imprimerie. Un autre motif se joignait à mon amour pour Gessner; la femme du maître était pauvre et malade; son fils était en proie à la plus affreuse des infirmités naturelles, l'épilepsie; son mari, à la plus douloureuse des infirmités sociales, la misère: l'intérieur de cette maison était déplorable; il fallait toute l'insouciance et toute l'illusion de quinze ans pour y porter des idylles, et mêler à ce que la détresse, la civilisation, la maladie, les révolutions ont de plus douloureux résultats, les fictions d'une mythologie de boudoir. J'avais quelques secours à donner à la femme malade, de la part de ma mère; c'étaient, je crois, des œufs frais, provision bien cachée dans un panier, et qui devait, jointe aux églogues, m'ouvrir les portes du cachot. Tout ce détail puénil était nécessaire, pour expliquer par quel enchaînement de petites circonstances je tombai, en dépit de ma jeunesse et de mon insignifiance, sous les voûtes de la Conciergerie.

Quand j'arrivai, deux hommes stationnés au pied de l'escalier obscur, qui conduisait, en décrivant une spirale étroite, jusqu'au logis du maître, m'examinèrent curieusement. Je ne fis aucune attention à ces sentinelles en habit râpé;

et après avoir déposé ma provision sur la table d'une petite antichambre, je montai dans l'atelier. Je redescendais, mon livre à la main, quand j'aperçus, à travers la porte ouverte, un homme dont une écharpe blanche ornait la poitrine, et qui s'appuyait sur une cheminée, d'un air indolent et plein d'ennui. J'entrai dans le logement du maître imprimeur : je voulais savoir comment se portait la pauvre femme. J'ignorais toutes les choses de la vie. Plus tard, cette écharpe m'eût appris à qui j'allais avoir affaire. A peine eus-je pénétré dans la chambre, deux hommes, qui s'y trouvaient, me saisirent ; on me fouilla ; je ne dirai pas avec quelle indécente exactitude ces recherches furent exécutées ; j'étais muet et glacé d'étonnement. L'œil fixe et perçant de l'adjudant de police s'arrêtait sur moi ; un portefeuille, dans lequel se trouvait le plan de ma tragédie, et l'espérance de mon immortalité, fut soigneusement empaqueté, cacheté, étiqueté. On me demanda mon nom, mon âge, mes qualités ; on écrivit ce curieux détail ; et sans daigner me dire ni ce que l'on voulait faire de moi, ni ce que l'on voulait apprendre de moi, l'on m'ordonna de suivre deux de ces honorables messieurs, vêtus de noir, cravatés de noir, sans col de chemise, et armés d'un bâton. Ils me conduisirent à la Police.

Les gentilshommes qui m'escortaient, étaient polis comme des huissiers de comédie. A cette aménité du chat et du tigre, qui distingue presque toutes ces professions, habituées à vivre de la souffrance humaine, se joignait, je pense, quelque commisération pour mon âge, et pour la naïveté de mes questions. Pendant que nous traversions le Pont-Neuf, ils essayaient de me rassurer et de me consoler. Les femmes, dont l'instinct devine toutes les peines, me regardaient avec pitié. A mes interpellations, ils répondaient que ce n'était là qu'une chose de forme, que je serais bientôt rendu à ma famille, que le hasard qui m'avait conduit chez l'imprimeur, accusé d'un délit politique, n'était pas un motif suffisant de suspicion, encore moins de détention : enfin ils me laissaient croire que je reverrais le soir ma pauvre mère, et j'entrai, sans crainte, dans le bâtiment qu'on nomme *la Police*. Cette grande et belle magistrature, l'édilité de Paris, on n'a rien oublié pour l'avilir. Au lieu de lui consacrer un palais digne d'elle, on l'a enfoncée dans un égout. Je ne doute pas que la civilisation ne corrige à la fin cette faute stupide, et ne rende à des fonctions protectrices et bienfaisantes, leur honneur effacé, leur véritable destination. Pour le dire en passant, le choix du nouveau Préfet (M. Saulnier), homme doué d'une intelligence

nette et haute, et des vues les plus fécondes et les plus saines, en économie politique, semble devoir amener de grands changements dans cette détestable organisation. J'entrevis les bureaux, montai quelques escaliers; mes acolytes me quittèrent; on me poussa par les épaules, je me trouvais dans une salle oblongue, dont l'odeur me suffoqua.

J'étais habitué à une vie simple et élégante; je jetai les yeux autour de moi; des hommes demi-nus; des haillons couvrant des femmes au teint rouge et à l'œil lubrique; de ces gens que vous rencontrez à Paris, et qui sentent l'estaminet et le mauvais lieu; des paysans en blouse, les bras croisés, et étendus par terre; des fumeurs jouant au piquet, sur le carreau, avec des cartes grasses; une atmosphère épaisse, infecte, dont un cabinet secret, faisant partie de la salle même, augmentait encore la révoltante saveur; un lit de camp, sur lequel fourmillaient, côte à côte, la misère, la crapule, le vice, le malheur, et le crime; voilà cette salle, placée sous l'invocation de Saint-Martin. C'était là que cette politique cruelle, Briarée aveugle, qui écrase tout sur sa route, précipitait mon adolescence, sans pitié, sans remords, sans l'apparence d'une accusation ou d'un témoignage. Je fondis en larmes; et j'allai m'asseoir dans un coin, dans l'embrasement d'une fe-

nêtre. L'argot des voleurs ne me permettait pas de comprendre ce que l'on disait; le rire immonde du crime, les gestes de la débauche, une férocité efféminée, caractère spécial du vice dans les grandes villes, frappaient mes yeux humides de pleurs: ces figures hâves, gaies, l'œil étincelant, le front ridé, venaient me regarder sous le nez, et insultaient à ma tournure délicate et faible, à ma pensive douleur, à cette stupeur dont j'étais saisi. Un vieillard, tout tremblant, vint à moi; il parlait à peine; ses lèvres entr'ouvertes par la décrépitude, sa tête, dont les derniers cheveux blancs étaient tombés, sa bouche édentée et frissonnante, faisaient peine à voir. C'était un ancien avocat, que l'on avait arrêté la veille, et qui était accusé de conspiration; il y avait dans sa débilité un reste de bonnes manières; mais son intelligence hébétée, sa voix sans souffle et sans articulation, ne me permirent pas de comprendre le discours fort long qu'il me tint. Je devinai seulement que le même motif nous rassemblait, lui, sur le bord de la tombe, moi, sur le seuil de la vie, dans ce lieu d'ignominie, dans ces limbes de cachot.

Parmi les misérables, entassés dans le parallélogramme de la salle de police, et dont les soixante visages sont encore présents à mon souvenir, j'en remarquai un, le plus intéressant et le plus